

Découverte scientifique et invention littéraire dans un « conte physiologique » d'Henry Beaunis : « La légende de l'orang-outang »

ROMAIN ENRIQUEZ
Université Paris-Sorbonne

La question de la découverte scientifique dans les lettres revêt une dimension singulière dans le cas des scientifiques-écrivains, qui ne conçoivent pas les deux ordres selon nos critères modernes du « partage des savoirs »¹ – autre nom du renfermement des disciplines qui s'opère au tournant du xx^e siècle. C'est ainsi qu'Henry² Beaunis, sur la première page d'un recueil de sonnets publié par ses soins un an avant sa mort³, range encore ses contes et ses traités scientifiques sous une seule et unique bannière « Prose ».

Grand nom de la physiologie et de l'embryologie française, Beaunis commence par écrire des manuels de synthèse dans les années 1870 avant de s'intéresser à l'hypnose avec Bernheim au sein de l'école de Nancy dans la décennie suivante⁴. On le connaît surtout, aujourd'hui, comme le fondateur du premier laboratoire français de psychologie expérimentale à la Sorbonne en 1889, puis, avec Alfred Binet, comme le fondateur de la revue *L'Année psychologique* en 1894. Pourtant, parallèlement à sa carrière de psycho-physiologiste, Beaunis écrit des pièces de théâtre, des poésies et un recueil de *Contes physiologiques* qu'il fait paraître en 1895 sous le pseudonyme de Paul Abaur.

Dans l'un de ces contes, « La légende de l'orang-outang » – qui n'a, à une exception près⁵, jamais été étudié –, un chercheur en langues primitives prétend avoir retrouvé dans un peuple d'orangs-outangs une légende orale qu'il aurait transcrite sur un document, et qui attesterait l'existence d'un

1 Lise Andries (dir.), *Le Partage des savoirs. xviii^e-xix^e siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003.

2 Certains ouvrages portent « Henri », mais nous conservons la graphie « Henry » de l'acte de naissance de Beaunis.

3 Henry Beaunis, *Sonnets d'art*, Le Cannet, chez l'auteur, 1920. Beaunis s'éteint en 1921 à l'âge de 91 ans.

4 On trouvera une présentation plus détaillée de sa vie et de ses travaux par Serge Nicolas, « Henry Beaunis, directeur-fondateur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne », *L'Année psychologique*, vol. 95, 1995, p. 267-291.

5 Encore s'agit-il plus d'un résumé que d'une analyse détaillée du récit en question : Évanghélia Stead, *Le Monstre, le Singe et le Fœtus. Tératogonie et décadence dans l'Europe fin-de-siècle*, Genève, Droz, 2004, p. 391-392.

langage animal. Mais le narrateur ou conteur, jeune doctorant en lettres, émet des doutes : il croit déceler une parenté de la « légende » avec les expérimentations littéraires de son époque. La découverte ne serait-elle qu'une invention ? Comment une fiction littéraire peut-elle interroger les conditions épistémologiques d'une découverte scientifique ? Si l'hypothèse d'un langage des singes tient à la fois du « merveilleux scientifique »⁶ (l'expression a été forgée un an auparavant) et d'un humour fumiste à la Jarry, elle se situe avant tout dans un « champ d'entre-captures mutuelles entre discours sur "la science" »⁷ qu'il convient de défricher, avant de voir en quel sens le traitement fictionnel en infléchit la portée.

Popularité de l'orang-outang au XIX^e siècle

Aussi étonnant que cela puisse paraître, l'orang-outang est un animal appartenant pleinement à l'imaginaire collectif et quotidien d'un Français du XIX^e siècle. Les Parisiens peuvent en rencontrer au Jardin d'Acclimatation : l'orang-outang est célébré comme une grande attraction par Lally dans *Le Jardin des Plantes* (1875)⁸, et le Muséum d'Histoire naturelle commande au sculpteur Emmanuel Frémiet, l'année où paraît le conte de Beaunis, un *Orang-outang étranglant un sauvage de Bornéo* qui remporte un grand succès public. À défaut d'en avoir vu de ses propres yeux, un Français cultivé peut aussi se reporter à la notice (avec dessin lithographié) qu'en donnent Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire dans leur monumentale *Histoire naturelle des mammifères*⁹. Cela étant, nul besoin d'être parisien ou érudit pour en avoir entendu parler. L'orang-outang acquiert une renommée littéraire en étant coupable d'un crime dans ce qu'on peut considérer comme le premier récit policier occidental, *Murders in the rue Morgue* (1841) d'Edgar Poe, traduit en français dès 1846, et que Baudelaire mettra en tête des *Histoires extraordinaires*¹⁰. Après une telle promotion, l'orang-outang devait connaître une véritable fortune littéraire en cette seconde moitié du XIX^e siècle¹¹. Il nous faut l'exposer brièvement pour comprendre

6 Joseph Durand (de Gros), *Le Merveilleux scientifique*, Paris, Alcan, 1894.

7 Isabelle Stengers et Judith Schlanger, *Les Concepts scientifiques. Invention et pouvoir*, Paris, Gallimard, 1991, p. 171.

8 T. Lally, *Le Jardin des Plantes*, Paris, Hachette, t. 1, 1875. Les quatre volumes sont parus la même année.

9 Georges Cuvier et Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire, *Histoire naturelle des mammifères*, Paris, Belin, t. vi, 1824. L'image se trouve sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23002980/f2.item>.

10 Baudelaire, *Histoires extraordinaires*, Paris, Lévy, 1846.

11 Sur la fortune du singe, voir le riche chapitre d'Évanghélia Stead, *Le Monstre, le Singe et le Fœtus*, op. cit., p. 293-418.

comment la découverte de Beaunis s'insère dans un réseau de découvertes qui la précèdent et la surdéterminent.

Popularité dans la fiction littéraire

Une courte nouvelle de Champsaur parue dans *La Jeune France* en 1878, « La légende du singe », a pu inspirer Beaunis : un savant juif allemand veut réduire les corps de deux hommes à un seul et va, par erreur, les réduire au « premier homme, – un singe ! »¹² Cette nouvelle à chute est d'autant plus frappante qu'elle est suivie, dans le même journal, par un article sur « L'anthropologie à l'Exposition », éreintant l'idée que l'homme descend de Dieu. On y lit que le singe anthropoïde est « notre père » et que l'Homme n'est qu'un « orang perfectionné »¹³. Linguistique, ethnologie et anatomie sont toutes trois exaltées comme les sciences de l'avenir, promises à de grandes découvertes.

L'animal peut être source de comique et alimenter la satire des comportements humains, à l'image de cette histoire burlesque de Charles Monselet parue en 1859 dans *Le Monde illustré*, où un orang surgit en plein salon mondain. L'un des personnages, choqué de cette intrusion, s'adresse à lui en ces termes : « Monsieur, ceci passe les bornes de la mystification »¹⁴. Plus de trente ans après, le primate est encore au centre de l'attention dans une historiette de Jules Renard recueillie dans *Coquecigrues*¹⁵.

L'orang-outang apparaît encore dans un conte de jeunesse de Gabriel Tarde, « Les géants chauves »¹⁶, paru une première fois en 1871 et republié dans la prestigieuse *Revue bleue* en 1892, alors qu'il a conquis sa notoriété dans le champ de la psychologie sociale. De son côté, Aurélien Scholl livre dans *Fleurs d'adultère* (1880) un portrait à la fois précis et plein d'empathie – pour ne pas dire d'humanité – de l'orang-outang du Jardin des Plantes¹⁷.

Le singe a également les honneurs d'un récit qu'on doit à un inconnu (Maurice Dehers), mais qui trouve place dans le recueil populaire

12 Félicien Champsaur, « La légende du singe », *La Jeune France*, 1^{er} novembre 1878, p. 265. Voir Évanghélia Stead, *Le Monstre*, op. cit., p. 357.

13 Léon Fournol, « L'anthropologie à l'exposition », *La Jeune France*, 1^{er} novembre 1878, p. 265-266.

14 Charles Monselet, « Le tour de Marne », 24 septembre 1859, *Le Monde illustré*, p. 203.

15 Jules Renard, « L'orang », dans *Coquecigrues*, Paris, Ollendorff, 1893 p. 55-65. Un bon bourgeois, fêru de la nouvelle de Poe, se targue devant les amies de son épouse d'imiter à la perfection l'orang-outang : après quelques échecs, il réussit à faire grand peur à ces dames !

16 Gabriel Tarde, « Les géants chauves », *Le Glaneur*, 21 et 28 mai 1871, puis *Revue bleue*, 12 novembre 1892, t. I, p. 611-619.

17 Aurélien Scholl, « L'orang-outang », dans *Fleurs d'adultère*, Paris, Dentu, 1880, p. 54-71.

*Les Animaux chez eux*¹⁸ (1882). Dehers rend hommage à Geoffroy Saint-Hilaire et cite le cas d'une femelle orang qui « imitait toutes les actions de l'homme, au point que la parole seule lui manquait pour être une créature humaine. Les Javanais prétendaient que ces singes pourraient bien parler. » Telle est, enfin, l'expérience retracée par Jules Verne dans *Le Village aérien*¹⁹, paru en 1901, mais dont l'action – contemporaine de la rédaction – débute en 1896 : un docteur célèbre y laisse un carnet aussi difficile à déchiffrer que dans le conte de Beauvais²⁰.

Comme on le voit, l'orang était un personnage familier du récit de fiction, sans parler de la poésie²¹ ; la « découverte » de son aptitude à la parole avait perdu un peu de sa fraîcheur. Elle alimentait jusqu'aux rêveries coloniales, comme en témoigne une chronique de l'explorateur Dybowski parue en 1894. Cette fois, les indigènes racontent que « lorsque sa voix se fait entendre, tous les singes de la forêt se taisent »²². Cet être que l'étymologie – c'est encore le point de vue des indigènes de Java – présente comme un « homme des forêts » (*ourang outang*) avait de quoi interroger des esprits bouleversés par la théorie de l'évolution...

Popularité dans les écrits scientifiques

L'orang-outang est en effet tout aussi récurrent dans la littérature scientifique de la seconde moitié du XIX^e siècle. Darwin, qui a vu et étudié son premier orang au zoo de Londres en 1838 (peu avant la nouvelle de Poe), apportera à l'animal une telle notoriété qu'un grand magazine satirique

18 Maurice Dehers, « L'orang-outang », dans l'ouvrage collectif *Les Animaux chez eux*, Paris, L. Baschet, « Librairie d'art », 1882, p. 17-25. Ce recueil est illustré par Auguste Lançon et compte parmi ses contributeurs Banville et Vallès.

19 Jules Verne, *Le Village aérien*, Paris, Hetzel, 1901.

20 La leçon de ce roman qui dialogue avec Darwin est incertaine, puisque le peuple des Wagdis s'avère à mi-chemin entre les humains et les animaux. Voir les articles de Carmen Husti, « Voyage à la recherche du chaînon manquant de l'évolution », *Arts et Savoirs*, n° 7, 2016, et de Dominique Lanni, « *Le Village aérien* par Jules Verne, un voyage extraordinaire ? », *Astrolabe. Revue du Centre de Recherches sur la Littérature des Voyages*, n° 38, juillet-août 2011.

21 Dans son recueil poétique *Hommes et singes* (1889), Raoul de la Grasserie s'interroge sur la frontière entre les deux règnes, notamment dans « L'homme préhistorique » et « Les anthropoïdes », qui s'ouvre sur cette strophe :

Ils sont quatre en la famille,
Nos frères... le chimpanzé,
Le gibbon et le gorille,
L'orang-outang mieux posé.

22 Jean Dybowski, « Histoire d'un singe du Congo », *La Nature*, 7 juillet 1894. Sur cette figure de la colonisation, voir Albin Arnera, « Science et colonisation : la mission Dybowski (1891-1892) », *Outre-mers*, n° 336, 2002.

pourra caricaturer le biologiste en « vénérable orang-outang »²³ en 1871. Il est juste de préciser que Wallace en 1853 et Huxley en 1863 avaient déjà repéré la filiation entre l'homme et l'orang, opérant une distinction entre les singes inférieurs et les singes plus « évolués », dits anthropomorphes. Cette question des singes anthropomorphes est assez stimulante pour inspirer, la même année 1886, une première thèse française à Deniker²⁴ et un long essai à Robert Hartmann, dans lequel celui-ci cherche « un terme de liaison réel entre l'homme et les autres mammifères » et annonce que la science « devra expliquer le développement de la raison et du langage »²⁵ à partir des primates.

Richard Garner s'y attelle dans un traité intitulé *The Speech of Monkeys*²⁶, où Beaunis a pu trouver les quelques sons typiques que relève dans son conte le chercheur Turner (probable allusion à Garner) – ou, sans avoir lu l'ouvrage original, il a du moins pu consulter le compte rendu que lui consacre Henry de Varigny dans les colonnes de la *Revue scientifique* en 1892. Si Varigny sait gré au scientifique américain d'avoir « ouvert des voies nouvelles et utiles » à la psychologie, il regrette que Garner ait attesté « des choses qui n'ont jamais existé » et qu'il ait paré les singes « d'une infinité de grâces et de beaux sentiments que ces derniers n'ont sans doute jamais connus »²⁷. Du reste, le singe et notamment l'orang-outang – présent de façon encore sporadique dans les *Archives de zoologie* avec de rares allusions dans les volumes de 1873, 1882 et 1890 – est devenu vers la fin du siècle un des sujets qui promettent à la science (biologie, anthropologie, psychologie) les plus fabuleuses découvertes.

Parmi ceux qui le croient se trouve Henry Beaunis : il s'intéresse aux singes anthropomorphes dans ses trois principaux ouvrages scientifiques des années 1880-1890. La prudence est de mise dans la troisième édition (1888) de son traité, devenu un classique, *Nouveaux éléments de physiologie humaine* : selon lui, le cerveau d'un singe ressemble tout au plus au cerveau d'un « fœtus humain de la seconde moitié du huitième mois »²⁸. L'orang-outang possède bien un sac laryngien qui renforce la voix mais, contrairement au cas de l'enfant humain, il ne survient qu'après la naissance, sous l'influence des efforts vocaux. Malgré tout, aux dires de Beaunis, « il y a

23 “A Venerable Orang-Outang”, *The Hornet*, 22 mars 1871. Cette illustration célèbre est reproduite sur [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Editorial_cartoon_depicting_Charles_Darwin_as_an_ape_\(1871\).jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Editorial_cartoon_depicting_Charles_Darwin_as_an_ape_(1871).jpg).

24 Joseph Deniker, *Recherches anatomiques et embryologiques sur les singes anthropoïdes*, Paris, Reinwald, 1886.

25 Robert Hartmann, *Les Singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme*, Paris, Alcan, 1886, p. 227, pour les deux citations.

26 Richard Lynch Garner, *The Speech of Monkeys*, Londres, Heinemann, 1892.

27 Henry de Varigny, « Psychologie. Le langage des singes », *Revue scientifique*, 19 novembre 1892, p. 660.

28 Beaunis, *Nouveaux éléments de physiologie humaine*, Paris, Baillière, 1888 [1876], p. 38.

moins de distance entre l'homme et les singes anthropomorphes qu'entre ceux-ci et les singes inférieurs ; *anatomiquement*, il serait plus facile de faire un homme d'un gorille, qu'un gorille d'un cynocéphale. »²⁹ Cette proposition, située vers la fin de cet immense traité, nous fait déjà basculer dans la fiction scientifique et la mythologie du savant-créateur. De façon un peu plus neutre, Beaunis annonce qu'« il n'y a donc pas, au point de vue anatomique et physiologique, de ligne de démarcation tranchée entre l'homme et les singes anthropomorphes »³⁰.

Bien qu'il promette de reprendre plus loin cette épineuse question du point de vue des fonctions cérébrales, Beaunis ajourne le projet jusqu'à son étude plus spécifique de *L'Évolution du système nerveux* (1890). Il précise alors qu'entre l'orang et l'homme, « les différences ne portent en réalité que sur des points secondaires, sauf peut-être en ce qui concerne la scissure occipitale (*fente simiesque*) ». Cette fois, c'est l'expression entre parenthèses, « fente simiesque », qui appartient à la langue vulgaire et résonne comme une fantaisie. Il précise que chez l'orang, cette scissure est « moins apparente »³¹. Une dernière observation apparaît dans l'autre classique de Beaunis, les *Nouveaux éléments d'anatomie*, écrits en collaboration avec Bouchard. Il aura fallu attendre la cinquième édition (1894) pour voir en bas de page une note sur le sac laryngien que Beaunis évoquait six ans plus tôt : « Chez certains singes, les orangs entre autres, cette cavité se prolonge même sous la clavicule jusque sur la face antérieure du thorax, où elle constitue un vrai tambour de résonance. »³² Cette observation sur le larynx – déjà faite par d'autres auteurs avant lui – se retrouvera dans « La légende de l'orang-outang » un an plus tard.

À cette date, la parenté entre l'orang et l'homme est devenue un passage obligé des études d'anatomie physiologique, au point que l'anatomiste et aliéniste suisse Auguste Forel met en garde contre l'« anthropisme » dans *L'Année psychologique*, la nouvelle revue de Beaunis et Binet³³, en 1895. Vœu pieux car l'écrivain Paul Vibert se réclamera de Forel en 1901 pour écrire une fiction sur le langage des animaux³⁴. On ignore s'il avait pris connaissance des *Contes physiologiques* de Paul Abaur, parus la même année que l'article de Forel et chez le même éditeur que Paul Vibert...

29 *Ibid.*, p. 1095.

30 *Ibid.*, p. 41.

31 Beaunis, *L'Évolution du système nerveux*, Paris, Baillière, 1890, p. 281-282, pour les deux citations.

32 Henry Beaunis et Abel Bouchard, *Nouveaux éléments d'anatomie descriptive et d'embryologie*, Paris, Baillière, 1894 [1868], p. 801. Ce manuel à succès a connu des rééditions respectivement en 1873, 1879, 1885 et enfin 1894.

33 Auguste Forel, « Un aperçu de psychologie comparée », *L'Année psychologique*, 1895, p. 31.

34 Paul Vibert, *Pour lire en automobile. Nouvelles fantastiques*, Paris/Nancy, Berger-Levrault, 1901, p. 17-23.

Une plaisante mise en scène

Venons-en maintenant à la mise en scène de la découverte, et d'abord du « découvreur », dans le conte de Paul Abaur, *alias* Henry Beaunis. Le personnage principal est présenté comme une caricature du rat de bibliothèque, négligé, peu sociable et, quoique famélique, n'ayant pas assez d'argent pour acheter des sandwiches. Ce chercheur en linguistique est surtout, d'emblée, mis à distance par le conteur comme un personnage à la Hoffmann, fantastique et grotesque : « Il était laid, franchement laid. Il ressemblait à s'y méprendre à un de ces bonhommes taillés à coups de serpe par les sabotiers de la Forêt Noire, comme on en trouve dans les boîtes de jouets. »³⁵ Il est allemand, ce qui résonne fortement dans un pays souffrant d'un complexe nationaliste depuis le désastre de Sedan : « Il me toisa d'un air de pitié comme si j'étais un être absolument inférieur. / – Vous devriez lire Nietzsche, le grand Nietzsche. »³⁶ Rappelons que la *Revue philosophique* était née dans le contexte de la guerre de 1870, dans l'espoir d'entamer une reconquête intellectuelle contre le voisin tudesque.

Là où le Français est ignorant ou « moqueur », l'Allemand est affranchi de préjugés envers les peuples primitifs et dépositaire du savoir, même en présence d'un lettré tel que le conteur : « Comme il avait l'air de prendre en pitié mon ignorance de Latin dégénéré ! »³⁷ Pire encore, l'Allemand s'allie dans le conte à un certain Turner, savant américain, pour bien montrer à la France son retard en matière de découvertes scientifiques, en l'occurrence celle du langage des singes : « M. Turner a dressé la liste des mots employés par les orangs pour correspondre entre eux. Cette liste comprend environ deux cents mots. »³⁸

En même temps, le personnage du savant allemand n'est pas sans évoquer Beaunis lui-même, dès lors qu'il entre « dans une foule de détails sur la structure du larynx, avec des termes techniques dont il ne m'est pas resté autre chose que beaucoup de terminaisons en *oïdes* »³⁹. Il semble ainsi donner les « éléments » des *Éléments d'anatomie* de Beaunis, comme un méta-texte littéraire qui viendrait réfléchir le texte scientifique. Le conteur se complait, lui, dans la posture de l'ignorant fieffé ; c'est aussi le moyen de marquer sa défiance envers la science. Le ton humoristique ou ironique du conte – que

35 Paul Abaur, *Contes physiologiques. Madame Mazurel*, Paris, Société d'éditions littéraires, 1895, p. 161.

36 *Ibid.*, p. 164.

37 *Ibid.*, p. 167.

38 *Ibid.*, p. 168.

39 *Ibid.*, p. 165-166.

reprochait un journaliste chargé de faire le compte rendu du recueil⁴⁰ – est pourtant loin de constituer son unique source d’ambiguïté.

Une découverte scientifique ?

Relevons toutes les transformations par lesquelles passe le texte brandi par l’érudit allemand pour comprendre la nature de l’enquête menée dans le conte. L’état originel est la légende orale transmise par les orangs-outangs de père en fils : c’est un texte « fictif » au second degré, puisqu’il n’existe pas de version écrite, et nécessairement fluctuant d’un interlocuteur à un autre. Par la suite, le texte passe par six étapes diégétiques : d’abord, la légende telle que la raconte un ancien du village (un orang-outang) à Turner ; puis sa transcription en langage phonétique par Turner (échantillon I du conte) ; ensuite, la transcription de ce langage phonétique en langue anglaise, toujours par Turner ; sa traduction en français par le conteur (échantillon II du conte) ; sa paraphrase en anglais « intelligible », probablement par les soins de Turner ; enfin, sa traduction en français par le conteur (échantillon III du conte).

Le vertige du lecteur est à la mesure de la multiplicité des étapes de la transcription. Aucun des échantillons de la légende ne peut être dit « animal » ou « primitif », tous étant passés par une ou plusieurs médiations humaines. La version phonétique (échantillon I) – la plus fidèle, en somme – est la moins compréhensible de toutes, et le conte n’en livre que cette phrase : « *No-ho w-ou w-ou no-ho ck-wheu ck-wheu...* »⁴¹ Est-elle d’ailleurs si phonétique ? Les sèmes « ck- » et « wh- » en vérité ne traduisent rien, ils *trahissent* plutôt la nationalité américaine de Turner. Paradoxalement, ce sont même les seules marques que nous ayons de ce mystérieux Turner, attendu que le récit ne fournit aucun extrait de la légende en langue anglaise (étape 3).

La version française (échantillon II) est passée par trois traductions, de l’« orang » à la phonétique, de la phonétique à l’anglais, de l’anglais au français. Elle est à peine plus compréhensible :

Loin morts âgé âgé terre fruits fleurs arbres feuillage ciel soleil beau orangs heureux heureux
 êtres bons tous mangeant fruits feuillages orangs tous animaux amis un jour deux
 petits orangs mâle femelle faibles soigner.⁴²

40 P. M., « Paul Abaur, *Madame Mazurel* », *Revue politique et littéraire*, mai 1895, p. 607.

41 Paul Abaur, *Contes physiologiques*, *op. cit.*, p. 171.

42 *Ibid.*, p. 172, pour cette citation et la suivante.

Surtout, sa lecture est médiée non seulement par la chaîne qui la précède, mais aussi de façon oblique par la comparaison que fait le conteur avec un « fragment de littérature *instantanée* » – comparaison, on y reviendra, qui dé-synchronise et ré-humanise ce fragment de langage animal. Ajoutons que le conteur n'est pas bilingue en anglais et n'est donc pas totalement fiable ; il peut seulement lire « une lettre ou un article de difficulté moyenne »⁴³.

Enfin, la dernière version fournie (échantillon III), la plus intelligible pour le lecteur, est passée par un si grand nombre d'intermédiaires qu'elle a perdu tout caractère primitif. Elle s'appuie sur une paraphrase dont on n'est même pas sûr qu'elle vienne du transcritteur original. Il ne s'agit donc plus d'une traduction mais d'une reformulation pure et simple :

Loin, bien loin dans le passé ; beaucoup d'orangs sont morts depuis ; loin, bien loin dans le passé ; bien des orangs ont vieilli depuis ; la terre portait des fruits, des fleurs, des arbres à l'épais feuillage ; le ciel, illuminé par le soleil, était toujours beau ; les orangs étaient très heureux...⁴⁴

Le lecteur y reconnaît un mythe fondateur d'une civilisation des singes. Il s'ouvre classiquement sur l'évocation d'un âge d'or et se poursuit dans les affres d'une guerre parricide :

Un jour il naquit deux petits orangs, un mâle, une femelle ; ils étaient faibles, chétifs, et auraient succombé si les orangs ne les avaient pas soignés ; mais, en grandissant, ils devinrent très méchants et méprisèrent leurs semblables ; non contents de la nourriture de leurs pères, ils poursuivirent les autres animaux et les tuèrent pour les manger, ou se couvrir de leurs peaux ; trop faibles pour lutter contre les êtres vaillants et forts, ils se servirent de pierres pour les atteindre de loin, s'enfuyant quand les autres animaux approchaient pour les corriger de leur méchanceté ; dans leur malice, ils parvinrent même à imiter le feu du ciel et brûlèrent les arbres, les forêts, les plantes qui servaient de nourriture à leurs frères ; quand ils pouvaient saisir un autre animal, ils le brûlaient pour le manger ou le brûlaient tout vivant pour le faire souffrir.⁴⁵

À ce stade, selon Évanghélia Stead, « on vient en fait de lire la création de l'homme (noir) et son expulsion de l'Éden »⁴⁶. La légende se conclut en tout cas par le châtement des méchants et le retour à un âge d'or parmi le peuple des orangs-outangs :

43 *Ibid.*, p. 170.

44 *Ibid.*, p. 173.

45 *Ibid.*, p. 174.

46 Évanghélia Stead, *Le Monstre, le Singe et le Fœtus*, op. cit., p. 392.

Toute la tribu s'assembla et, le jugement porté, la sentence fut exécutée. On leur usa d'abord les dents avec une pierre dure, afin qu'ils ne pussent pas mordre ; et on leur attacha solidement les bras et les jambes de façon à les obliger à se tenir droits [...].

Ensuite, pour les rendre plus laids encore, on prépara avec le suc d'une autre plante un liquide qui devait les noircir, de façon à les rendre repoussants pour tous les autres êtres de la création ; alors, ils furent chassés... Depuis ce temps, on ne les a plus revus et les orangs vivent parfaitement heureux et en paix avec tous les autres animaux.⁴⁷

Que faut-il penser de cette histoire somme toute banale, dont le canevas évoque celui de centaines de mythes ? D'abord, que le langage animal pourrait être lui-même un mythe – autrement dit une mystification. Outre la distance dans le temps, dans l'espace et bien sûr entre les espèces, il faut prendre en compte la distance irréductible entre l'oral et l'écrit. Cette légende simiesque, pareille à l'*Odyssée* d'Homère, est une histoire répétée de génération en génération, dont l'origine même est mythique. En cela, le conte prend une valeur allégorique. Cependant, le nœud du problème est bien épistémologique. Loin d'être une « bluette »⁴⁸ comme l'affirmait la préface au recueil, loin d'être une simple fantaisie, le conte déplace la portée de la découverte scientifique (le langage des singes), aussitôt *recouverte* par les six tentatives de retranscriptions et donc de réinventions du document. Elles l'apparentent à un « merveilleux scientifique »⁴⁹ auquel Paul Abaur s'adonne dans d'autres récits du recueil. Le prétendu mythe primitif des singes tiendrait ainsi de la mythologie scientifique.

Selon Isabelle Stengers, l'histoire des sciences cherche à nier que les scientifiques soient des auteurs au sens usuel du terme, mais ils prennent toujours le risque de transformer l'histoire « d'une manière telle que leurs collègues, mais aussi ceux qui, après eux, diront l'histoire, soient contraints de parler de leur invention comme d'une “découverte” que d'autres auraient pu faire. »⁵⁰ Beaunis était au fait de cette ambivalence puisque, dans un hommage à Claude Bernard, il rappelait que la méthode, la conception d'une expérience « ne suffisent pas pour faire des découvertes s'il ne s'y joint un certain flair »⁵¹. Dès lors, la personnalité du savant ne peut être mise à

47 Paul Abaur, *Contes physiologiques*, op. cit., p. 174-175.

48 *Ibid.*, p. VIII. Quand il présente sa pièce de théâtre *Les Fantoches sur la Côte d'Azur*, Cannes, Guiglion, 1908, p. 5, Beaunis parle encore de « bluette », mais cette fois, il revendique avoir signé « de son nom véritable au lieu de s'abriter derrière un pseudonyme ».

49 Voir Régine Plas, *Naissance d'une science humaine, la psychologie : les psychologues et le « merveilleux psychique »*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1990.

50 Isabelle Stengers, *L'Invention des sciences modernes*, Paris, La Découverte, 1993, p. 50-51.

51 Beaunis, « Leçon d'ouverture du cours de physiologie », *Revue médicale de l'Est*, juin 1878, p. 338.

distance ou objectivée : elle entre pour beaucoup dans la confiance qu'on accordera à une théorie scientifique. Surtout, l'incertitude liée aux états du texte fait peser un soupçon sur la valeur du discours scientifique qui prétend en offrir une version positive et définitive : ce discours est lui-même ramené à une textualité précaire.

Est-ce à dire que la découverte du fantasque savant dans le conte tient, pour reprendre un mot à la mode dans les années 1890, du *canularium*⁵² – ou encore, comme le suggère le narrateur à la dernière ligne, qu'il s'agit seulement d'une « déplorable fumisterie »⁵³ ? Que cette option puisse être ainsi avancée, de même que celle de la folie – soit du chercheur allemand, soit du conteur –, suggère qu'on ne tient pas là le dernier mot de l'histoire.

Une découverte littéraire ?

Dans la préface aux *Contes physiologiques*, Beaunis/Abaur distingue soigneusement le statut de la découverte dans les sciences d'une part, les lettres d'autre part. Selon lui, on peut toujours déterminer si une œuvre de nature scientifique a quelque valeur : « A-t-on fait une découverte, si mince soit-elle, a-t-on interprété un phénomène, inexpliqué jusque-là, on est sûr d'avoir fait progresser la science. »⁵⁴ Au contraire, « en littérature, il n'en est plus de même, et le malheureux auteur se demande, non sans angoisse, s'il n'est pas la dupe de ses illusions paternelles ».

Il nous faut alors revenir à cet échantillon transversal, à ce « fragment de littérature instantanée » que le conteur dit avoir récemment trouvé dans une revue, et qu'il estime fort ressemblant à la légende ayant cours chez les oranges-outangs :

Une dune sablonneuse. – Sur elle. – Toute seule. – Une maison. – Dehors, la pluie. – À la fenêtre, moi.

Derrière mon dos, – Tic-tac. – Une pendule. – Mon front. – Contre la vitre. – Rien.

Rien ! Tout est fini. – Gris le ciel. – Grise la mer, – Gris le cœur ; – Gris le Poète.⁵⁵

52 Le mot apparaît pour la première fois, sous cette forme latine, dans le supplément apporté en 1883 par Gustave Fustier à Alfred Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*, Paris, Marpon & Flammarion, 1866, p. 503.

53 Paul Abaur, *Contes physiologiques*, *op. cit.*, p. 176.

54 *Ibid.*, p. VIII, pour cette citation et la suivante.

55 *Ibid.*, p. 172.

Le problème tient à ce que cet extrait est marqué des mêmes incertitudes que le texte scientifique : « Je ne sais si c'est tout à fait exact, car je transcris de mémoire ce fragment qui m'avait vivement frappé ; en tout cas, il s'en faut de peu. »⁵⁶ D'autre part, l'analogie vient de la confrontation avec l'échantillon II, dont on a vu la fragilité, et qui n'a été élucidé que par l'échantillon III. En tout état de cause, si l'on suit la préface, il est délicat de juger la valeur d'un texte littéraire. Dès lors, le constat du narrateur possède une autorité faible, toute relative : « En y réfléchissant, c'est bien étonnant de voir comment la poésie de l'extrême civilisation tend à rejoindre la poésie de l'extrême barbarie, de l'animalité même [...]. »

Tout d'abord, d'où vient cette expression douteuse et rien moins que consacrée qu'il emploie : « littérature instantanée » ? La « revue » à laquelle il fait référence semble être *Le Figaro*⁵⁷, dans lequel Paul Bonnetain publia les premiers extraits d'un récit, *Au Tonkin* (1884), qui « hésite constamment entre document et essai, journal et littérature »⁵⁸. L'écrivain-journaliste (il travaille au *Figaro littéraire*), investi en « correspondant de guerre »⁵⁹, se proposait d'y consigner toutes ses impressions et sensations dans leur immédiateté, convaincu que « la littérature instantanée, comme la photographie, c'est aussi de l'*impressionnisme* »⁶⁰. Pourtant, rien ne s'apparente dans son écriture à la kyrielle de phrases minimales de notre conte.

Le mystère reste donc entier : quel est le lien qu'il peut entretenir avec ce récit de guerre que, pour preuve de son succès, Fayard venait de rééditer en 1893 ? Reprenons le jugement du narrateur et citons-le jusqu'au bout :

En y réfléchissant, c'est bien étonnant de voir comment la poésie de l'extrême civilisation tend à rejoindre la poésie de l'extrême barbarie, de l'animalité même, en passant par les tâtonnements successifs d'Homère, Virgile, Dante, Shakespeare, Hugo, Baudelaire, Verlaine, Moréas, etc. Il y avait là un sujet de méditation pour le philosophe, et je ne m'en fis pas faute en grillant deux ou trois cigarettes ; puis je revins à ma légende de l'orang-outang.⁶¹

Le lecteur sera peut-être surpris de voir figurer, à l'extrémité d'une chaîne qui commence à Homère, le nom de Moréas, que Jules Huret appelait la

56 *Ibid.*, p. 173, pour cette citation et la suivante.

57 Paul Bonnetain, « Au Tonkin », extraits parus dans *Le Figaro*, 7 mai 1884.

58 C'est l'avis d'Henri Copin dans son compte rendu pour le *Courrier de la SIELEC*, n° 2, 2011, p. 15.

59 Frédéric da Silva, préface à P. Bonnetain, *Au Tonkin*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. ix.

60 Paul Bonnetain, *Au Tonkin*, Paris, Victor Havard, 1885 [1884], p. 110. Cette édition correspond au deuxième tirage.

61 Paul Abaur, *Contes physiologiques, op. cit.*, p. 173.

« Tête de Turc du symbolisme »⁶² et qui n'avait rien écrit, depuis son fameux « Manifeste du symbolisme »⁶³, qui eût des titres incontestables à la postérité. Aussi bien, interrogé dans l'*Enquête sur l'évolution littéraire* où il était rangé parmi les « néo-réalistes », Bonnetain taxait les symbolistes de « prétendus évolutionnistes » et niait la notion pseudo-darwinienne d'« évolution littéraire ». Il eût donc approuvé sans réserve l'idée de Beaunis/Abaur que la littérature « civilisée », suivant une logique cyclique, pouvait revenir à une forme de primitivisme. Mais ce ne serait alors, en la matière, qu'une redécouverte. La portée idéologique de la remarque du narrateur semble ici mettre en doute les critères modernes de la découverte scientifique.

L'invention littéraire d'une découverte scientifique

Commentant le conte de Tarde, « Les géants chauves », dont on a parlé plus haut, Terry Clark explique que l'inventeur, ne pouvant accomplir son projet, doit « produire un nouveau moyen d'atteindre l'objectif »⁶⁴. Le *conte physiologique* tel que le conçoit Beaunis nous paraît être de cet ordre, à savoir une invention qui comble le manque de découverte et qu'on pourrait appeler une fiction-science : cependant que la science est dénoncée comme fiction, la fiction littéraire devient un mode (alternatif ou concurrent de la science) d'accession au savoir.

La perméabilité de la barrière entre *le* littéraire et *le* scientifique est affichée par la conclusion : « Au lecteur donc de décider si la légende de l'orang-outang est une pièce unique dans l'histoire de la littérature. »⁶⁵ Non seulement le document scientifique appartient à la « littérature » au sens large, mais cet ultime appel au lecteur reconduit celui de la préface du recueil : « Ce petit livre ne serait-il, hélas ! qu'un vulgaire navet ? / À toi, lecteur, de décider ! »⁶⁶ Le jugement du public est d'ordinaire tout à fait étranger à la valeur d'une théorie scientifique : en appeler ici au lecteur, c'est donc remettre en cause l'instance de légitimation de la science. Le langage perd son pouvoir d'interprétation pour entrer dans une relation nouvelle d'invention avec le monde.

Dans ce conte, l'invention se manifeste aussi comme une mise en rapport de concepts, puisque la légende orale des orangs-outangs est rapprochée d'un

62 Jules Huret, « M. Jean Moréas », dans *Enquête sur l'évolution littéraire*, Vanves, Thot, 1984, p. 85.

63 Jean Moréas, « Manifeste du symbolisme », *Le Figaro*, 18 septembre 1886. Rappelons qu'il avait rompu avec le symbolisme autour de 1892.

64 Cité et traduit par Paul-André Rosental, « Où s'arrête la contagion ? Faits et utopie chez Gabriel Tarde », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 21, 2011, p. 109-124.

65 Paul Abaur, *Contes physiologiques*, *op. cit.*, p. 176.

66 *Ibid.*, p. VIII.

exemplaire de littérature humaine. L'enquête de Beaunis/Abaur vise donc conjointement à redéfinir scientificité et littéarité, démentant la métaphore filée de la préface sur le « meuble à tiroirs » :

Le cerveau peut se comparer à un meuble à tiroirs dont chaque compartiment est réservé à une activité spéciale de l'esprit. Le tiroir scientifique resta obstinément fermé pendant près de trois ans tandis que le tiroir littéraire s'ouvrait complaisamment, comme de lui-même, sous la plus légère pression.

C'est dans ce dernier que l'auteur a *trouvé* les bluettes suivantes pour lesquelles il réclame l'indulgence du lecteur.⁶⁷

C'est cette préface, plus que le conte, qui doit se lire comme un canular, c'est-à-dire comme une porte d'entrée dans la mythologie scientifique. Toutefois, la mise en valeur du verbe « trouver », en italique, renvoie au mystère essentiel de la création : le mot latin *invenire* se traduit à la fois par « trouver » et par « inventer ». C'est dire combien Beaunis est conscient du sérieux de l'entreprise littéraire, suffisamment pour la faire entrer dans la liste de ses « travaux » de jeune retraité. En effet, s'observant comme son propre sujet d'expérience à la troisième personne, il constate dans la préface une « tendance invincible aux travaux littéraires qui n'étaient pour lui auparavant qu'un passe-temps momentané ». Le renversement est complet : la découverte scientifique qui constituait l'horizon du travail de Beaunis a rejoint le champ du fantasme, tandis que l'invention littéraire est promue et reconnue comme heuristique dans le champ du savoir.

Conclusion

Un lecteur actuel pourrait juger que la « découverte » de ce conte n'est pas si invraisemblable au regard de ce que nos sciences contemporaines – l'éthologie, la biologie, la neurologie – nous apprennent du psychisme animal et spécialement de l'orang-outang. Il serait néanmoins abusif de parler ici de « récit d'anticipation » ou d'en déduire quelque faculté visionnaire chez Beaunis/Abaur. La réussite magistrale à tous les sens du terme de ce « conte physiologique » n'est pas de devancer la science mais d'interroger ses pré-supposés en montrant qu'une importante découverte sur le plan scientifique est solidaire d'une invention sur le plan épistémologique. Comme le dira Bergson : « Poser le problème n'est pas simplement *découvrir*, c'est inventer. [...] L'effort d'invention consiste le plus souvent à susciter le problème, à

67 *Ibid.*, p. VII-VIII, pour cette citation et la suivante.

créer les termes en lesquels il se posera. »⁶⁸ À ce titre, « La légende de l'orang-outang » est bien autre chose qu'une fantaisie de savant et bien plus qu'un récit à la Jules Verne : jamais la découverte n'est attestée, et cependant la question de son authenticité est presque secondaire, eu égard à sa valeur heuristique. Dans ce « conte physiologique », le langage n'est guère animal mais plutôt humain, trop humain : il apparaît comme le schème par lequel sciences et lettres – Henry Beaunis et Paul Abaur – s'inventent et se redéfinissent réciproquement.

68 Henri Bergson, *La Pensée et le Mouvant*, Paris, Alcan, 1934, repris dans *Œuvres*, Paris, PUF, 1963, p. 1293.

